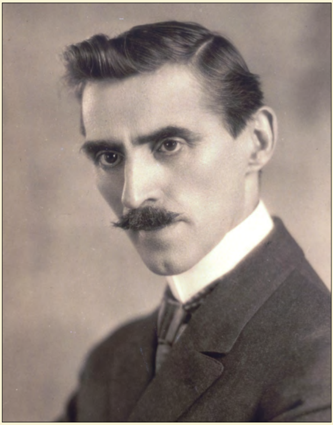
Albert Ferland

FEMMES
rêvées

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Albert Ferland (1872-1943).

À LA FEMME

Qu'en tous lieux où l'on s'aime,
Feuillets, un vent vous sème !
Sans trêve et sans retour,
Allez ! et que dans l'ombre
Des retraites sans nombre

Où l'on rêve d'amour,
Mélancolique, un jour,
La Femme vous recueille,
Comme une fleur des bois
Qu'un vent d'octobre effeuille
Et fait rouler parfois
Humide et parfumée
Sous les pas de l'aimée.

FEMMES RÊVÉES

ADORATION   EXALTATION

Quant on exalterait les femme d'Occident
Ou des mystérieux royaumes de l'Asie,
Le galbe de l'almée ou le regard ardent
Des filles de Florence et de l'Andalousie,

Quand on exalterait les brunes cancenis
Dont la danse aux palais des radjahs se déroule
Et l'hétaïre hellène immolant à Cypris
Sa parfaite beauté de femme hiérodoule,

Quand on exalterait les grâces de Lia
L'héroïque Judith, Susanne et Madeleine,
Les charmes de Lucrèce et de Marozzia,
La reine de Lemnos ou la princesse Hélène

Je douterais encor qu'un poète ait chanté,
Dans ses heures d'extase et d'amoureuse ivresse,
Une femme du siècle ou de l'antiquité
Plus que toi gracieuse, aimante et charmeresse.

LITANIES DE LA FEMME

Ô toi que l’Éternel forma des chairs de l’homme
Et qui fais tressaillir nos cœurs dès qu’on te nomme

Femme, daigne répondre au noble amour de l’homme !

Souveraine des cœurs et gloire de l’hymen,
Toi dont nous sommes nés, tige du genre humain,

Femme, daigne répondre au noble amour de l’homme !

Chef-d’œuvre du Très-Haut, toi par qui sa féconde
Et sage omnipotence a terminé le monde,

Femme, daigne répondre au noble amour de l’homme !

Ô toi qui sans unir la force à la fierté,
Sais régner par l’attrait, la grâce et la bonté

Femme, daigne répondre au noble amour de l’homme !

Toi par qui s’accomplit, adorable mystère,
La génération des peuples de la terre,

Femme, daigne répondre au noble amour de l’homme !

Toi dont l’amour élève et fait l’homme plus fort
Pour combattre le mal et marcher vers la mort

Femme, daigne répondre au noble amour de l’homme !

Ô toi seule qui sais d’un baiser de tes lèvres
Pacifier nos cœurs et tempérer nos fièvres,

Femme, daigne répondre au noble amour de l’homme !

Toi qui portes dans l’âme et dans ta chair en feu
Le vestige éclatant du passage de Dieu,

Femme, daigne répondre au noble amour de l’homme !

PRIÈRE

Ô femme, gloire à toi ! Qu’en son idolâtrie,
Chacun des fils d’Adam se prosterne et te prie
D’agréer le tribut de sa virilité !
Fais que tout homme aspire à devenir ton prêtre
Et sans cesse altéré des charmes de ton être
Soit à jamais heureux d’exalter ta beauté !

HOLOCAUSTE

Puisque vous ne sauriez vous lasser, ô mes yeux,
D’admirer la splendeur de sa beauté charnelle,
Subissez à jamais son charme impérieux
Et soyez obsédés des feux de sa prunelle.

Puisqu’il m’est douloureux d’oser, en mon amour,
Vous sevrer du nectar de sa bouche incarnate,
Mes lèvres, brûlez donc de boire chaque jour
Son baiser qui parfume ainsi qu’un aromate.

Puisque en moi s’est accru le désir obsesseur
D’étreindre follement ses mains d’impératrice,
Ô mes mains, recherchez leur contact enchanteur
Jusqu’à ce que le temps pour toujours les flétrisse.

Va, mange et bois ; parce qu’à Dieu plaisent tes œuvres. Qu’en tout temps tes vêtements soient blancs et que l’huile parfumée ne manque pas sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de ta vie de vanité que Dieu t’a donné sous le soleil, car il n’y a ni œuvre, ni pensée, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas.

Ecclésiaste ix, 7, 10.

I

CHANTS D’AMOUR

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme
Dis-nous ton bien-aimé
L’aimé qui, d’un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L’ÉPOUSE

Celui que mon cœur aime est un bouquet de myrrhe ;
Son baiser dont l’ardeur est celle du midi
Est non moins odorant que le nard de Palmyre
Et meilleur que le sang des vignes d’Eugaddi.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme
Dis-nous ton bien-aimé
L’aimé qui, d’un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L’ÉPOUSE

Que ne m’est-il donné d’être à son ombre assise !
Son aspect est pareil à celui de l’Hermon ;

Des filles de Sion plus d’une en est éprise ;
C’est une huile épandue et rare que son nom.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme
Dis-nous ton bien-aimé
L’aimé qui, d’un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L’ÉPOUSE

Admise en ses celliers, j’inclinerai l’amphore,
Et, vous distribuant le nectar des festins,
Je me plairai, joyeuse, à vous redire encore
Que son baiser vainqueur est meilleur que les vins.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme
Dis-nous ton bien-aimé
L’aimé qui, d’un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L’ÉPOUSE

Je suis brune et pourtant mon roi m’a comparée
À ses coursiers traînant le char de Pharaon ;
Je suis belle à ses yeux, quoique décolorée,
Plus que les pavillons du sage Salomon.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme
Dis-nous ton bien-aimé
L’aimé qui, d’un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L'ÉPOUSE

Ne considérez plus que je me sais hâlée,
Dans les flots lumineux qui baignaient les sentiers,
Lorsqu'en mai je m'en suis septante fois allée
Garder ma vigne en fleur au jardin des noyers.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme
Dis-nous ton bien-aimé
L'aimé qui, d'un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L'ÉPOUSE

Celui que mon cœur aime est un bouquet de myrrhe ;
Son baiser dont l'ardeur est celle du midi
Est non moins odorant que le nard de Palmyre
Et meilleur que le sang des vignes d'Engaddi.

II

BEAUTÉ DES ÉPOUX

L'ÉPOUX

Vois donc, ma sœur, épouse, ô fontaine scellée,
Comme ton corps est svelte et d'aspect gracieux !

L'ÉPOUSE
Vois donc, ô mon époux, ô lis de la vallée,
Comme en toi toute chose est parfaite à mes yeux !

L'ÉPOUX

Tes cheveux sont pareils à des troupeaux de chèvres
Poursuivant sur les monts leurs chemins coutumiers.

L’ÉPOUSE

La myrrhe, ô bien-aimé, distille de tes lèvres,
Tes cheveux sont pareils aux pousses des palmiers.

L’ÉPOUX

Tes mains qui des couleurs de l’aurore sont teintes
Semblent deux papillons autour de toi volant.

L’ÉPOUSE

Tes mains, faites au tour, sont pleines d’hyacinthes,
Et ta tête superbe est un or excellent.

L’ÉPOUX

Tes yeux dont le regard a blessé ma prunelle
Sont purs comme les flots des vasques d’Hésébon.

L’ÉPOUSE

Tes yeux à qui mon corps chastement se révèle
Sont clairs comme les eaux des puits de Salomon.

FEMMES RÊVÉES

À l’idéal ouvre ton âme,
Mets dans ton cœur beaucoup de ciel,
Aime une nue, aime une femme,
Mais aime ! – C’est l’essentiel !
Théophile Gauthier

L’INCONNUE

Cette femme qui passe au lever de la lune,
Voilée et dont le voile est le jouet du vent,

Cette femme qui passe et se deult sur la dune,
Me disais-je rêvant,

Est-elle une beauté brune, blonde ou châtaine,
Cachant, le cœur ému, sous un voile jaloux,
Des épaules de neige ou des tresses d'ébène,
Ou des yeux andalous ?

Vient-elle de l'Attique ou de l'Occitanie,
Du Nil ou de l'Indus, de Rome ou de Paris,
Ou se dit-elle enfant de la Lusitanie
Ou d'un autre pays ?

Se nomme-t-elle Ea, Bérénice ou Pauline,
Armide ou Madeleine, Éliane ou Ninon,
Isaure, Iole, Ida Nohémie, Jacqueline,
Ou d'un plus joli nom,

Cette femme qui passe au lever de la lune,
Voilée et dont le voile est le jouet du vent
Cette femme qui passe et se deult sur la dune ?
Me disais-je en rêvant...

RÊVE

Les cheveux flottants et la gorge nue,
Au sein d'un val où j'étais seul,
Une femme est venue

Calme, en traversant l'ombre d'un tilleul,
Elle s'embellit d'un sourire
Quand elle me vit seul,

Et, parfumant l'air d'une odeur de myrrhe,
Elle vint s'asseoir près de moi
Ne cessant de sourire.

Puis elle m'offrit, vibrante d'émoi,
Le baiser de sa lèvre rose,
En s'inclinant sur moi,

Les cheveux flottants, la bouche mi-close.

LA CHASSERESSE

J'aime à fantasier la sereine beauté
De cette virginale et blonde chasseresse
Que, telle qu'aux accents d'un sylvain redouté
Fuyaient dans les roseaux les nymphes en détresse,
En me voyant, furtif, près d'elle, en tapinois,
Œillader sa démarche altière, s'est enfuie
Adorablement belle, à travers les grands bois,
Un jour que le soleil souriait dans la pluie.

CHANT DES PLEUREUSES

Ayons comme les jours de la triste saison
Nos heures de soleil et de mélancolie ;
Autant qu'il nous est doux de rire à la folie,
Qu'il nous plaise parfois de pleurer sans raison.

Pleurons, pleurons pleureuses que nous sommes
Pleurons, pleurons, loin du regard des hommes,
Pleurons quand la tristesse enténèbre nos yeux,
Pleurons lorsque le cœur s'énamoure et s'ennuie ;
Que nos chagrins, pareils aux nuages des cieux,
Se dissipent en pleurs comme ils tombent en pluie !

Qu'il est plaisant de voir, ainsi que brusquement
S'ensoleille en avril l'azur après l'ondée,

Une pleureuse encor de larmes inondée
S'illuminer soudain d'un sourire charmant !

Pleurons, pleurons pleureuses que nous sommes
Pleurons, pleurons, loin du regard des hommes,
Pleurons quand la tristesse enténèbre nos yeux,
Pleurons lorsque le cœur s'énamoure et s'ennuie ;
Que nos chagrins, pareils aux nuages des cieux,
Se dissipent en pleurs comme ils tombent en pluie !

Dolentes et les yeux empreints de nonchaloir
Sachons parfois, ainsi qu'à l'ombre des platanes
Le cœur alangouri soupirent les sultanes,
Même au doux mois des fleurs gémir et nous doloir.

Pleurons, pleurons pleureuses que nous sommes
Pleurons, pleurons, loin du regard des hommes,
Pleurons quand la tristesse enténèbre nos yeux,
Pleurons lorsque le cœur s'énamoure et s'ennuie ;
Que nos chagrins, pareils aux nuages des cieux,
Se dissipent en pleurs comme ils tombent en pluie !

LE BOIS

Vous souvient-il qu'un jour auprès des flots tranquilles,
Sous le dais de ces bois moussus et parfumés
Ainsi que les pastours des anciennes idylles,
Nous nous sommes aimés ?

Vous souvient-il encor des bois où nous allâmes
Alors qu'aux vents de mai neigeaient les églantiers,
Alors que sans retour s'allumait en nos âmes
L'amour que vous chantiez ?

Le divin souvenir de ces heures lointaines,
Doux, triste, vous fait-il quelquefois regretter

De n'avoir plus au cœur les espérances vaines
Qui vous faisaient chanter ?

Hélas ! nos corps ainsi que ces bois séculaires
Par les soleils d'avril ne sont plus rajeunis,
Car, ô femme, à jamais sont mortes nos chimères
Et nos fronts sont ternis !

LES PRÉCEPTES DE L'AMOUR

Adolescent ta chair dompteras,
Afin de vivre longuement.

Vierge ton corps tu garderas
Jusqu'à l'hymen jalousement

Honnête point ne marcheras
Devers la tombe isolément.

Nulle femme ne connaîtras
Hors de l'hymen charnellement.

Selon ton cœur tu choisiras
Une femme discrètement.

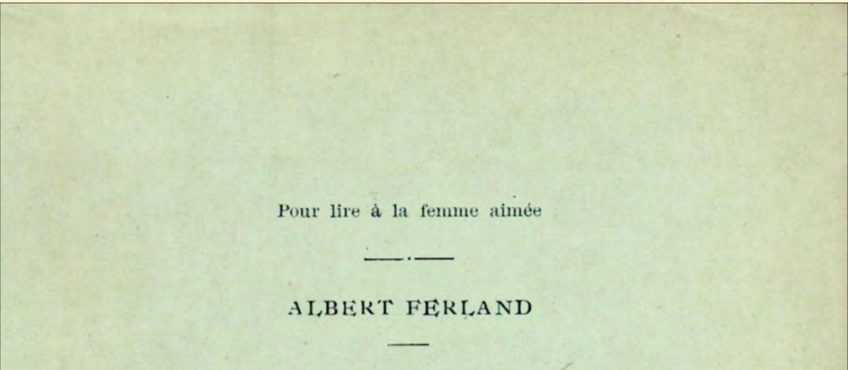
Chrétien tu te multiplieras
Par le sang et l'enseignement.

Les
Femmes rêvées
d'Albert Ferland (1872-1943)
sont parues, à Montréal,
chez l'auteur, en 1899.

ISBN : 978-2-89854-239-8
© Vertiges éditeur, 2024
– 2240 e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2024

Lecturiels
www.lecturiels.org



Pour lire à la femme aimée

ALBERT FERLAND

Femmes Rêvées

MONTRÉAL
CHEZ L'AUTEUR
—
M DCCC XCIX